

BALZAC

Le lys dans la vallée



HONORÉ DE BALZAC

Le lys dans la vallée

INTRODUCTION ET COMMENTAIRES
DE ROGER PIERROT

LE LIVRE DE POCHE

Le texte de ce volume a été établi d'après l'édition fac-similé
des *Œuvres complètes illustrées* de Balzac
publiée par les Bibliophiles
de l'Originale.

Roger Pierrot, conservateur en chef du Département des
Imprimés de la Bibliothèque nationale, est l'éditeur de la
Correspondance de Balzac (Garnier, 1960-1969, 5 volumes)
pour laquelle il a reçu le prix de l'édition critique en 1964.
Il vient d'achever la première édition intégrale des *Lettres
à Madame Hanska* (Éditions du Delta, 1967-1971, 4 vo-
lumes).

LE LYS DANS LA VALLÉE

ŒUVRES D'HONORÉ DE BALZAC

Dans Le Livre de Poche :

- LA DUCHESSE DE LANGEAIS, *suivi de* LA FILLE AUX YEUX D'OR.
LA RABOUILLEUSE.
UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE.
LES CHOUANS.
LE PÈRE GORIOT.
ILLUSIONS PERDUES.
LA COUSINE BETTE.
LE COUSIN PONS.
SPLENDEURS ET MISÈRES DES COURTISANES.
LE COLONEL CHABERT, *suivi de* FERRAGUS, CHEF DES DÉVORANTS.
LA VIEILLE FILLE,, *suivi de* LE CABINET DES ANTIQUES.
EUGÉNIE GRANDET.
LE LYS DANS LA VALLÉE.
LE CURÉ DE VILLAGE.
CÉSAR BIROTTEAU, *suivi de* LA MAISON NUCINGEN.
LA PEAU DE CHAGRIN.
LE MÉDECIN DE CAMPAGNE.
PIERRETTE, *suivi de* LE CURÉ DE TOURS.
LA RECHERCHE DE L'ABSOLU, *suivi de* LA MESSE DE L'ATHEE.
MODESTE MIGNON.
HONORINE, *suivi de* LA FAUSSE MAÎTRESSE *et de* ALBERT SAVARUS.
LOUIS LAMBERT, *suivi de* LES PROSCRITS *et de* JÉSUS-CHRIST EN FLANDRE.
LES PAYSANS.
URSULE MIROUËT.
GOBSECK, *suivi de* MAÎTRE CORNÉLIUS *et de* FACINO CANE.
MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES.
UN DÉBUT DANS LA VIE, *suivi de* UN PRINCE DE LA BOHÈME *et de*
UN HOMME D'AFFAIRES.
UNE FILLE D'ÈVE, *suivi de* LA MUSE DU DÉPARTEMENT.
L'ENVERS DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE.
LES EMPLOYÉS.
LE CHEF-D'ŒUVRE INCONNU, *suivi de* PIERRE GRASSOU, SARRASINE,
GAMBARA *et* MASSIMILLA DONI.
LA MAISON DU CHAT QUI PELOTE.
L'ILLUSTRE GAUDISSERT, *suivi de* Z. MARCAS, GAUDISSERT II,
LES COMÉDIENS SANS LE SAVOIR *et* MELMOTH RÉCONCILIÉ.
PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.
ÉTUDES DE FEMMES.

INTRODUCTION

HISTOIRE DU « LYS DANS LA VALLÉE »

JUILLET 1834, Sainte-Beuve publie *Volupté*; peu après, Balzac achète le roman et le recommande à la marquise de Castries, introduisant chez elle l'œuvre — puis la personne — de celui qui sera son « pire ennemi ».

Volupté, bien que « souvent mal écrit, lâche, diffus », lui avait semblé « très beau pour certaines âmes » et écrivant à Mme Hanska, à la fin d'août 1834, il ajoutait : « Qui n'a pas eu sa Madame de Couaën n'est pas digne de vivre. Il y a dans cette amitié dangereuse d'une femme mariée près de laquelle l'âme rampe, s'élève, s'abaisse, indécise, ne se résolvant jamais à de l'audace, désirant la faute, ne la commettant pas, toutes les délices du premier âge [...] Oui, la première femme que l'on rencontre avec les

illusions de la jeunesse est quelque chose de saint et de sacré. »

En novembre 1834, Sainte-Beuve publie dans la *Revue des Deux Mondes* son article sur Balzac et *La Recherche de l'Absolu*. Jules Sandeau a raconté à Sainte-Beuve que Balzac, espérant un article tout laudatif, en avait commencé la lecture à haute voix, puis s'était rembruni, avait jeté la revue, s'écriant : « Il me le payera; je lui passerai ma plume au travers du corps », en ajoutant, pour complément de vengeance : « Je referai *Volupté*. » Certes, l'intérêt porté à *Volupté* dès sa lecture, le désir de se venger sont à l'origine du *Lys dans la vallée*, mais Balzac tarde à se mettre au travail. En mars 1835, il tient son sujet : « Une figure de femme charmante, pleine de cœur, ayant un mari maussade, et vertueuse! Ce sera sous la forme purement humaine, la perfection terrestre comme *Séraphita* sera la perfection céleste. »

D'autres travaux, un voyage à Vienne l'écartent du sujet du *Lys dans la vallée*. Il n'est pas impossible pourtant que quelques pages du manuscrit aient été rédigées à Vienne. Il promet d'abord à son éditeur Werdet de lui envoyer le manuscrit, puis s'engage à son retour d'Autriche à le lui livrer rapidement.

L'essentiel de la première partie voit le jour à

La Bouleaunière, près de Nemours, en juillet 1835, car le 31 juillet, il peut remettre à Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes* et de la *Revue de Paris* la fin du texte de *Séraphita* et « une grande partie du manuscrit du *Lys dans la vallée* » (probablement une centaine de feuillets), suffisamment pour obtenir 2 000 F d'avance (sur une valeur totale évaluée par le prudent directeur à 4 000 F).

Durant l'été, ayant reçu les placards composés par H. Fournier, l'imprimeur de Buloz, selon son habitude, il les corrige abondamment et fait des ajouts considérables : la lettre d'envoi à Natalie de Manerville qui ouvre le roman et le récit de l'enfance de Félix de Vandenesse. Avant le 15 octobre, l'ensemble du texte qui doit composer le premier article dans la revue est au point, mais Buloz, n'ayant pas la fin de la copie, en diffère la publication. En novembre, dans des circonstances connues imparfaitement, Buloz décide de ne pas publier *Le Lys dans la Revue des Deux Mondes*, mais dans la *Revue de Paris*. La lettre d'envoi à Natalie et un premier chapitre, alors intitulé *Les Deux Enfances*, paraissent dans les livraisons des 22 et 29 novembre 1835 de la *Revue de Paris*. Il doit alors demander des délais pour donner la suite, créant sur épreuves la longue lettre

de Mme de Mortsauf à Félix. Le début du deuxième chapitre intitulé *Les Premières Amours* voit enfin le jour dans la livraison du 27 décembre, avec, à la fin, cette mention : « La prochaine livraison contiendra la fin de ce chapitre. »

Les lecteurs de la *Revue de Paris* ne purent jamais lire cette suite. Vers le 23 décembre, Balzac avait appris que Buloz avait communiqué à la *Revue étrangère*, publiée à Saint-Petersbourg, le texte encore informe de la première épreuve composée du *Lys dans la vallée* et que ce texte avait été publié en Russie. Balzac lésé dans son amour-propre d'auteur saisit ce prétexte pour refuser de donner la suite de son roman, rupture brutale intervenant au moment même où il se lance dans l'entreprise de la *Chronique de Paris*, journal destiné à concurrencer les revues de Buloz.

Un procès retentissant marqué par de nombreux renvois et une copieuse polémique de presse se déroule dans les cinq premiers mois de 1836. Le jugement rendu le 3 juin donne partiellement satisfaction à Balzac en déclarant que « les propriétaires de la *Revue* ont indûment disposé des épreuves du *Lys* ». Werdet met en vente l'édition originale le 9 juin 1836, précédée d'une Introduction (datée de juillet 1835) et d'un long *Historique du procès auquel a donné lieu Le Lys*

dans la vallée. Le roman divisé en trois chapitres : 1. *Les Deux enfances*, 2. *Premières amours*, 3. *Les Deux femmes*, s'ouvrait déjà par une lettre d'envoi À madame la comtesse Natalie de Manerville et s'achevait par une réponse À monsieur le comte Félix de Vandenesse.

Pour la seconde édition publiée par Charpentier en juin 1839, Balzac supprima la préface et l'*Historique* de 1836 et écrivit un nouvel et court *Avertissement*, daté de juin 1839. Dès cette édition, la division en trois chapitres est supprimée.

En 1844, au dernier moment, Balzac décida de clore les *Scènes de la Vie de province* par *Le Lys dans la vallée*, au tome VII de *La Comédie humaine*. Cette édition offre peu de variantes avec celle de Charpentier. C'est sur cet exemplaire personnel de *La Comédie humaine* que Balzac a indiqué que ce roman devait prendre place dans les *Scènes de la Vie de campagne*, mais il n'a apporté que de minimes corrections manuscrites au texte imprimé en 1844.

Si, comme nous l'avons indiqué, l'idée première du roman a été suggérée à Balzac par la lecture de *Volupté*, le décor, l'action et les personnages s'en éloignent considérablement.

Comme pour tous les romans de Balzac, de nombreux modèles ont été proposés pour cha-

cun des personnages. Balzac a lui-même suggéré des pistes, ne cachant pas que Félix ressemble par bien des traits à son créateur et que Mme de Mortsauf doit beaucoup à Mme de Berny. La réalité est beaucoup plus complexe, mais il n'est pas niable que si — ici comme ailleurs — Balzac a utilisé pour l'élaboration de son roman des souvenirs littéraires, il a encore plus regardé son entourage pour façonner ses personnages, sans négliger de se souvenir de son œuvre propre.

Le nom de Mortsauf figure déjà dans le cinquième conte du premier dixain des *Contes drolatiques* (1832), et dans le même recueil, l'héroïne du *Péché véniel* porte le prénom de Blanche qui sera celui de Mme de Mortsauf. A l'instar de Mme de Berny, Mme de Mortsauf est aimante, dévouée, maternelle, elle tient auprès de Félix de Vandenesse le même rôle d'éducatrice que « la Dilecta » pour Balzac. Mais elle est chaste, ce que ne fut pas son principal modèle. Dans *Le Lys*, Félix a seul le droit de lui donner le prénom d'Henriette, c'est celui de la marquise de Castries qui refusa de donner à Balzac plus que son amitié. Ce jeu du prénom exclusif était cher à Balzac pour qui Laure d'Abrantès et Hélène de Valette étaient Marie, Frances Guidoboni-Visconti, Sarah. Toutefois la beauté de Mme de Mortsauf est plutôt celle d'un autre modèle, la

comtesse Guidoboni-Visconti. Quelques traits de son caractère viennent aussi de Zulma Carraud qui avait refusé les avances de Balzac en 1832, ne voulant être que l'amie fidèle des bons et des mauvais jours.

Face au « lys immaculé », Lady Dudley est un personnage moins fouillé, moins complexe, elle a le caractère stéréotypé de l'Anglaise excentrique, dominée par ses sens; si les modèles littéraires sont nombreux, Balzac a songé plus précisément à Lady Ellenborough qu'il avait rencontrée, en mai 1835, sur le chemin de Vienne et dont les aventures romanesques l'avaient frappé. Arabelle aussi doit certains traits à Mme Guidoboni-Visconti.

Natalie de Manerville est un peu un double de Lady Dudley. Comme l'a fait remarquer M. Pierre Citron, sa situation, sinon son personnage — dur et dominateur — est un peu celle de Mme Hanska à qui Balzac fait dans ses lettres un éloge sans restriction de Mme de Berny. Craignit-il, après des confidences imprudentes, qu'Ève n'adoptât pour lui la conduite de Natalie envers Félix?

Si M. de Mortsau doit ses traits d'hypocondrie aux maris tristes des amies de Balzac : Gabriel de Berny, le commandant Carraud, Venceslas Hanski, Emilio Guidoboni-Visconti, il l'a transcendé pour en faire « la statue de l'Émigration ».

L'enfance de Félix, en dehors de la haute noblesse, est celle de Balzac né à Tours, mis en nourrice, incompris de sa mère, enfermé dans une triste pension de province, envoyé dans la même institution Lepître à Paris, supplanté dans le cœur maternel par son frère. Plus tard, Félix a reçu de Mme de Mortsauf bien des conseils semblables à ceux donnés à Balzac par Mme de Berny. Les déboires sentimentaux de Félix sont aussi une transposition de ceux de Balzac. Derrière Félix on peut deviner également le personnage de Chateaubriand dont la carrière politique avait été aidée ou contrariée par des amitiés féminines.

S'il faut insister sur les emprunts, conscients ou inconscients, faits par Balzac à son entourage, les souvenirs littéraires ne sont pas absents; en dehors de Sainte-Beuve, « source » proclamée, le lecteur de Rousseau, Claude de Saint-Martin, Maturin, Stendhal s'est souvenu de Julie, du mysticisme du « philosophe inconnu », de Bethel, le jeune Irlandais et aussi de Mme de Rénal et de Julien Sorel.

Il ne faut pas omettre l'imitation de soi-même : le couple d'amoureux de *La Duchesse de Langeais* et celui de *La Femme de trente ans* où l'on voyait Charles de Vandenesse aimer une femme mal mariée.

Le décor est planté dans cette vallée de l'Indre

où Balzac a souvent séjourné; nous sommes dans les environs de Saché, la retraite favorite pour se reposer ou concevoir loin de l'agitation parisienne. Topographies réelle et imaginaire sont étroitement mêlées; à côté des landes de Charlemagne, des moulins de Pont-de-Ruan et plus loin, de la Grenadière, on trouve des lieux imaginaires : Frapesle, en hommage à la propriété des Carraud, près d'Issoudun, est une transposition du Valesne réel; le castel de Clochegourde est situé à peu près à l'emplacement de la Chevrière; si la disposition des pièces à l'intérieur est plutôt celle de Vonne, la modeste ferme a été embellie par un double perron, des terrasses descendant vers l'Indre, des balustrades de briques; ce sont là des souvenirs de ce château de Moncontour déjà décrit dans le premier épisode de *La Femme de trente ans* et que Balzac rêva d'acheter.

Roman d'amour dans une vallée de Touraine, à la campagne, *Le Lys dans la vallée* est aussi, comme l'a rappelé Alain : « l'histoire des Cent-Jours vue d'un château de la Loire ». Cet arrière-plan politique charpente la structure extrêmement précise de l'œuvre. Si on laisse de côté la lettre d'envoi et la réponse de Natalie, les trois chapitres primitifs sont rythmés par un balancement subtil entre la Touraine et Paris.

Après le récit des deux enfances, le premier séjour à Clochegourde, marqué par la cristallisation de Félix et les premières amours, dure d'août à la fin d'octobre 1814. Jusqu'à la mort de Mme de Mortsauf (octobre 1820) Félix reviendra quatre fois à Clochegourde. Le second séjour et le troisième marquent les progrès de l'amour, le quatrième, très bref, la jalousie provoquée par la rencontre des deux femmes, le dernier, l'agonie de l'amante. Entre-temps, Félix commence sa carrière politique à Gand et en Vendée pendant les Cent-Jours (octobre 1814-juin 1815), fait une rapide ascension politique et mondaine (juillet 1815-août 1817), devient l'amant d'Arabelle (novembre 1817-début juin 1820), se détache d'elle (juin-octobre 1820). Mais ne nous y trompons pas, le *tempo* change selon que Félix est à Clochegourde ou au-dehors; nous sommes dans une *Scène de la Vie de campagne* et non dans une *Scène de la Vie politique* ou *parisienne*. Avec beaucoup d'art, Balzac, par la bouche de Vandénese, le narrateur, change le rythme de son récit; l'action réelle se passe en Touraine d'où Mme de Mortsauf veille sur Félix, le conseille par des lettres, le protège de façon occulte ou est atteinte mortellement par son infidélité. Historien du XIX^e siècle, Balzac, par des touches rapi-

des, met ses héros en situation dans un contexte politique et social admirablement caractérisé, mais sa maîtrise lui permet d'évoquer sans insister : ici, l'essentiel est ailleurs, dans le cadre de ses *Études de mœurs au XIX^e siècle*, ce qu'il analyse, décrit, ce sont les destinées individuelles : Félix et la famille de Mortsauf, Arabelle étant la comparse nécessaire pour le développement du drame. Dans toute *La Comédie humaine*, Balzac insiste sur l'opposition entre Paris et le reste de la France, opposition marquée par des styles de vie dissemblables. Le « poème » du *Lys* se développe avec une volontaire lenteur, baigné dans la douce lumière de la Touraine. L'œuvre est contemporaine de *Séraphîta* où Balzac a essayé d'évoquer un monde céleste; par similitude et opposition, nous sommes dans un doux pays humain où se construit et se dénoue un drame terrestre.

Pour nous conter ce déchirement entre un amour trop humain et l'obéissance aux prescriptions divines, Balzac a voulu utiliser, de son propre aveu, le langage de Massillon. En fait, plus que de l'oratorien, célèbre pour son harmonieuse éloquence, Balzac se rapproche de Rousseau et de Chateaubriand.

Ses contemporains — de ses amis à l'avocat de

Buloz, en passant par les critiques et les petits journaux —, lui ont reproché ses métaphores, ses néologismes et l'afféterie de son style. Reproches injustes; en dépit de quelques maladresses et négligences, Balzac écrit un poème romantique, sa prose souple, parsemée d'images et d'effusions lyriques, tend à la strophe. Bien souvent, nous avons un chant proche de celui de Chateaubriand.

ROGER PIERROT.